

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 9

Rubrik: La page de la femme

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Colonies de vacances

PAR DORA BOURQUIN

Le départ

O sombre ingratitude des enfants! C'est à peine s'ils jettent un regard en arrière, vers ce quai où les parents, la larme à l'œil, agitent désespérément leurs mouchoirs...; dans quelques semaines, ils se jetteront dans les bras de ces parents, sans même songer à dire au revoir à celles qui se sont occupées d'eux, jour et nuit, au chalet!

Mais c'est ainsi: ils sont tout au présent. Les voilà enfin installés, et à peine a-t-on dépassé la gare qu'ils sont en train de débiller des provisions: c'est invraisemblable la quantité de caramels, de chocolat, de biscuits et même de poudre à limonade qu'un enfant peut absorber sur un parcours de 30 kilomètres! Les résultats du reste ne se font pas attendre, et la première nuit se passe dans un va-et-vient ininterrompu, un bruit d'eau et de cuvettes...

Quelques réflexions

L'expérience faite dans une colonie où se sont succédé une volée de filles et une volée de garçons, a renversé pour moi certaines idées préconçues. Oh, je me garde d'en tirer, cela va sans dire, des conclusions définitives — ce qui serait ridicule! — mais me contente de les transcrire ici, pour ce qu'elles valent.

Je m'attendais bien à ce que les garçons fussent plus bruyants, plus indisciplinés, plus désordres que les filles. Ce qui a été démontré. Je me disais que sans doute, cela serait compensé par plus d'initiative, plus d'esprit d'équipe, moins de petites «histoires»... Ouais! j'en ai bien déchanté... A peine les filles étaient-elles arrivées qu'elles s'organisaient: les grandes prenaient les petites sous leur protection, elles inventaient des jeux, et la surveillance devenait une sinécure. Pas de «rapportage» ou presque, et beaucoup moins de «cancans» que chez les garçons... Avec ces derniers, c'était comme un disque qui fonctionnait sans arrêt: «M'zelle, y a Arthur qui a pris (quand ce n'était pas «volé») mon poignard...» «M'zelle, y m'a donné un coup de pied...» «M'zelle, y a Robert qui chicane les petits...» et caetera.

Tout ceci lié à une sorte d'inaction constante, à l'impossibilité de se plonger dans une partie de quoi que ce soit, ou à l'état d'esprit d'enfants habitués à «traîner» dans la rue, à regarder pas-

ser les trains, puis les bateaux et incapables de jouir d'une promenade en campagne, ou de faire appel à leur imagination.

L'Argent...

Autre impression: c'est le rôle transcendant et constant que joue *l'argent* dans la vie de ces garçons. Toute leur imagination paraît concentrée sur les «combines» par lesquelles on peut s'en procurer: c'est un va-et-vient d'objets hétéroclites, d'un enfant à l'autre: Philippe vendant à un «petit» le vieux bonnet d'armailles dont l'autre rêvait, après un long marchandage; Philippe profitant de ce qu'il est «de corvée» pour les commissions pour s'acheter un couteau; le lendemain, regrettant son achat et revendant le couteau à Pierre... et ainsi de suite.

André est la crème des braves garçons: toute la journée, il vient demander s'il peut rendre service; il s'attelle à un panier de haricots, et épluche pendant deux heures, consciencieusement, sans lever les yeux. Quand il lave les tables, il se met à genoux dessus, pour pouvoir frotter plus fort. Le dimanche, ses parents viennent le voir et le lundi, il est méconnaissable... il ne dit plus ni bonjour ni bonsoir, ne daigne plus toucher à une patte ou à un couteau, et même *il donne quatre sous à un petit, le matin, pour qu'il lui fasse son lit*. Que s'est-il passé? simplement ceci; avant de partir, les parents ont laissé *six francs* dans les mains de leur fils. Du coup, il en a perdu la tête; il n'adresse plus la parole à personne, on ne l'aperçoit plus jamais dans la cuisine, et il est devenu insupportable avec ses camarades... O pouvoir corrupteur de Mamon!

Robert est l'aîné de toute la bande. C'est un pauvre gosse, myope et malingre, à qui l'on voudrait redonner un peu de confiance et de dynamisme. On lui confie donc une responsabilité, et on le charge de la «boîte à timbres»: quand les autres ont besoin d'un timbre ou d'une carte, ils s'adressent à Robert, qui délivre le matériel, encaisse et note dans son carnet. A la fin du séjour, hélas, il manque cinq francs dans ses comptes. Après en avoir exprimé son étonnement, il revient triomphant en déclarant: «M'zelle, je sais où ont passé ces cinq francs: c'est Paul qui les a pris pour s'acheter des caramels, c'est lui qui me l'a dit...» On interroge Paul, et il est évident qu'il récite une leçon lors-

qu'il confirme qu'il a pris cinq francs dans la boîte à timbres... En le «cuisinant» un peu, — c'est un tout petit, et un naïf — on n'a pas de peine à lui faire dire: «C'est Robert qui m'a dit que si je disais que j'avais pris ces cinq francs, il me donnerait quatre sous...»

Les parents

Je n'ai pas l'intention de leur «tomber dessus...» rassurez-vous. Ce sont, pour la plupart, des gens qui luttent avec des difficultés de tous genres — matérielles ou morales — dont on a un aperçu lorsqu'une petite fille de cinq ans, aux yeux de braise, éprouve le besoin, au sortir d'une crise de fièvre avec délire, de parler de la maison, et déclare: «Mon papa, y nous a lâchées, maman et moi, *il avait une autre femme dans la tête...*»

Claude est de beaucoup le plus intelligent de toute la bande, et aussi le plus difficile; il ne cesse de houspiller les autres, il faut qu'il soit toujours sur la scène; comme il empêche les autres de manger, on le met seul dans la chambre à côté; le lendemain, il va de lui-même prendre son couvert, et s'installe au même endroit; il est ravi, il joue un rôle, *il ne fait pas comme les autres*.

Quand il a un bobo, il est délicieux à soigner, et supporte sans broncher qu'on débande sa plaie, et la désinfecte. *Pourvu qu'on s'occupe de lui*. On ne s'en étonne plus, lorsqu'on découvre qu'il est l'aîné de quatre garçons (après avoir été longtemps le seul) et que les parents sont installés avec les trois autres dans un chalet à la montagne; ils ont déclaré devant Claude que, lui, on le mettait aux colonies «parce qu'on n'en pouvait pas faire façon». Et Claude reçoit des lettres charmantes, dans lesquelles les parents expriment le vœu «qu'il soit bien sage», tout en décrivant les charmes du chalet où ils sont, et les hauts-faits des petits frères...

La population indigène

Là aussi, il n'est pas question de généraliser. Mais, dans certaines vallées de la montagne, l'enfant des colonies de vacances, c'est «l'enfant placé» d'autrefois, «l'enfant assisté». Et cet enfant, il n'a qu'à bien se tenir, à rester à sa place, et à ne pas faire parler de lui. Les paysans évoquent avec nostalgie «la dame qui était là l'année dernière», et qui, elle, «tenait bien» les enfants. Deux par deux, au pas, dans les sentiers de montagne. Pas de fantaisie, pas d'histoires, pas de «cas» et pas de nuances... Si un enfant a mouillé sa culotte, on la lui passe sur la figure devant tous les autres. Et tous les soirs, le pudding-ciment à la semoule et les pruneaux secs. Tout ça, «ça leur apprend à vivre» d'une part, et de l'autre, il faut le reconnaître, cela facilite singulièrement la tâche des éducateurs! Inutile de dire que les enfants, eux, ne regret-

tent pas «la dame qui était là l'année dernière», mais cela, c'est une autre histoire...

Et, malgré ce que nous disions au début sur l'ingratitude apparente des enfants, on les *sente* profondément heureux et reconnaissants, lorsqu'ils sentent qu'on les aime, tous et chacun.

Les colonies

Bien sûr, quand nous étions gosses, on ne parlait pas encore de colonies. Les parents qui le pouvaient partaient avec leurs enfants, d'autres les mettaient en pension chez des pay-sans, et beaucoup n'avaient d'autre recours que de les laisser traîner tout l'été en ville.

Les colonies sont devenues non seulement un bienfait inestimable, mais aussi une *nécessité* de la vie actuelle. Enfants dont les parents ne peuvent prendre de vacances et, n'ont pas les moyens de payer un prix de pension, même modeste; enfants de parents aisés, mais qui ne peuvent s'absenter; enfants malingres; enfants uniques et «difficiles», pour lesquels la vie en commun présente une expérience salutaire.

Il est certain qu'en trois, quatre ou même six semaines, si l'on obtient des résultats appréciables sur le plan de la santé, on n'en peut espérer de bien importants, sur le plan éducatif. Et pourtant...

Et pourtant...

Qu'on me permette de terminer sur une expérience encourageante: au début du séjour, les enfants recevaient tant de paquets, qu'on était amené fatalement à penser que, si les parents avaient les moyens d'acheter tant de chocolats et de biscuits, ils auraient mieux fait, au départ, de faire ressemeler les souliers de leur gosse! Paquets hétéroclites, visiblement destinés à être consommés «dans les coins» par les enfants qui les recevaient, sous les regards furtifs de ceux qui n'en recevaient pas. Dès le début, on expliqua aux enfants que la colonie étant une *communauté*, chacun partageait ce qu'il recevait. On n'eut aucune peine à les convaincre, une fois le contenu du paquet dûment inventorié, d'en verser le contenu dans le fonds commun: une boîte pour les biscuits, une pour le chocolat, un carton pour les fruits. Très vite, les enfants comprirent les avantages d'un système, qui permettait, *pour tout le monde*, un dessert imprévu, un goûter pique-nique aux biscuits et au chocolat, etc... Ils éprouvaient même une certaine fierté à alimenter le fonds commun.

Et les parents aussi. Au cours des deux dernières semaines, on ne vit plus ou presque plus arriver de «paquets individuels», mais, adressés à l'enfant ou aux responsables de la colonie, des bidons de mûres ou de prunes cueillies au plantage, ou des cakes gigantesques, «pour toute la bande...»

S'en souviendront-ils l'année prochaine?